

le Père Gratry, aimait à répéter cette parole de l'*Apocalypse* : « Il se fit dans le ciel un silence d'une demi-heure, » et il y trouvait toute sorte de sens mystérieux. Je ne suis pas sûr que, de temps en temps (pas trop souvent), une période de silence ne soit utile dans la vie d'un peuple. On peut alors se recueillir en soi-même, et écouter autre chose que la voix discordante des tribuns, le bruit des querelles politiques ou les cris de journaux.

Degré ou de force, c'est ce que durent faire les jeunes gens de ce temps-là. On était alors moins pressé qu'aujourd'hui d'entrer dans la vie active. Ceux qui avaient quelques moyens d'attendre le faisaient volontiers. Les années que dévore maintenant le service militaire étaient, par une élite de jeunes gens, consacrées à augmenter ou à perfectionner leurs études. Quelques-uns, ayant goûté à la vie désintéressée de l'esprit, s'y donnaient sans partage. Connaissez-vous un livre absolument exquis, les *Fragments sur l'Art et la Philosophie*, d'Alfred Tonnellé? Vous y trouverez un jeune homme de ce temps, riche, indépendant, et mort après avoir vécu uniquement pour le vrai, le beau et le bien. Sans doute, tous ne pouvaient atteindre à cet idéal, mais beaucoup, même dans des conditions très différentes, essayaient de s'en rapprocher. L'avocat et le magistrat, le commerçant et l'industriel ne paraissaient pas moins aptes au droit ou aux affaires parce qu'ils s'étaient, pendant quelques années de jeunesse, un peu teints de philosophie, de littérature et d'art, et avaient placé, au début de leur vie d'hommes, ce « silence d'une demi-heure » pendant

lequel l'âme est attentive à la voix des grandes Muses. S'ils avaient le bonheur d'être chrétiens, cette seconde éducation intellectuelle leur donnait une grande force pour servir leurs croyances au milieu même des occupations professionnelles les plus absorbantes. Un jeune professeur de droit écrit dans son journal intime :

« Je me suis toujours dit qu'en dehors du *métier*; tout homme devait consacrer une partie de sa vie à un travail désintéressé, qui mit son intelligence, toutes ses facultés en rapport avec la vérité générale; qu'en outre, de toute vie chrétienne devait sortir une œuvre qui tournât à la gloire de Dieu et lui rendit témoignage. Alors je me suis demandé quel devait être pour moi ce travail et cette œuvre. Tout de suite j'ai compris qu'avec les inclinations que Dieu m'avait données, je devais faire un livre, oui, un livre. Il ne s'agit pas de devenir un écrivain de profession; ce qu'il me faut, c'est réunir dans quelques pages saisissantes ce que j'aurai découvert de plus décisif, de plus concluant dans mes études, mes lectures, mon cœur, ma vie. Un seul livre peut contenir tout cela, et n'être pas inutile. Rien ne me presse; j'y puis passer toute ma vie; il peut ne paraître qu'après ma mort : qu'importe, s'il est bon et porte son fruit en son temps (1)? »

Hélas! le livre ne fut pas écrit, et de celui qui l'avait conçu avec tant de générosité il ne reste, cette fois encore, que des fragments et des souvenirs. Si jamais vous tombait sous la main, Messieurs, le re-

(1) Raoul Lecœur, *Écrits et Fragments*, Rouen, 1881, p. 368.

cueil dans lequel ont été conservées quelques reliques de la grande âme, de la grande intelligence de Raoul Lecœur, ouvrez-le avec respect : une rare image vous apparaîtra de ce que fut la jeunesse studieuse du temps dont je parle.

Bientôt, cependant, allait revenir pour les jeunes gens l'heure de l'action. Vous savez ce qu'était le régime du second Empire : à la fois compression au dedans et politique d'aventure au dehors. Aussitôt après la guerre d'Italie s'ouvre la question romaine : une partie de la jeune aristocratie française, s'arrachant à une malsaine oisiveté, court à la défense du Souverain Pontife. Quelques années plus tard, ce n'est plus seulement l'indépendance de la papauté, c'est l'existence même de la France qui est en jeu : fille logique de l'unité italienne, l'unité allemande nous entoure, nous menace, nous étreint. Que de jeunes gens de toutes les conditions, dans la néfaste année 1870, firent noblement leur devoir ! et parmi eux, au premier rang, quelle belle place eut la jeunesse catholique, soit dans les champs immortels de Patay, autour de Sonis, de Charette et de l'étendard du Sacré Cœur, soit à Paris, soit dans tous les lieux de France où coula un sang généreux ! Entre tant de braves, appartenant à des croyances et à des opinions diverses, nous avons le droit d'affirmer que les chrétiens, les catholiques, furent les plus braves : comment en eût-il été autrement ? Parmi les défenseurs de Strasbourg était un jeune homme de frêle santé, mais de grand courage. Un des officiers de la batterie où il servait vint un jour trouver son père : « Votre fils, lui dit-il, est le plus

intrépide et le plus gai de la batterie. Vous feriez même bien de lui conseiller de ne pas s'exposer autant qu'il le fait. » Le père avertit son fils. « Papa, répondit celui-ci, quand on fait ses prières du matin et du soir ostensiblement, ce n'est pas assez d'être brave ; on peut, on doit se permettre un brin de folie de bravoure. Si c'était par gloriole, ce serait absurde ; mais vous savez bien que c'est mieux que cela. » Le père, racontant ce trait dans une lettre que j'ai eue sous les yeux, ajoutait : « Ce que les autres appelaient sa crânerie, Dieu l'appelait filial abandon entre ses mains et désir d'honorer son saint nom. » Voilà le secret de la bravoure des chrétiens.

Aujourd'hui, Messieurs, — pour combien de temps ? nul ne le sait, — ce n'est plus la bravoure des champs de bataille qui nous est demandée. Presque tous vous êtes ou vous avez été soldats, et tous, si l'heure des combats sonnait, vous feriez la réponse de l'artilleur de Strasbourg : je l'ai citée, non comme un fait exceptionnel, mais au contraire comme résumant l'état d'âme de milliers de jeunes chrétiens qui pensent et qui agiront comme lui. Pour la défense de la patrie contre l'étranger vous êtes armés, bien armés : l'êtes-vous au même degré pour ces luttes pacifiques auxquelles tout chrétien digne de ce nom doit se tenir prêt, et en vue desquelles s'est formée votre association ? C'est la question que je posais en commençant : il me faut l'examiner rapidement, pour conclure cette trop longue causerie.

Si nous repassons par la pensée les diverses périodes qui se sont successivement déroulées sous nos

yeux, il en est une qui ne paraîtra pas sans analogie avec l'époque où vous vivez : c'est celle où ces illustres modèles dont j'ai tant de fois prononcé les noms, Lacordaire, Montalembert, Ozanam, revendiquèrent soit dans la presse, soit par l'action, soit devant les tribunaux, toutes les libertés nécessaires à l'épanouissement de la vie chrétienne. Dieu merci, la presse, l'école, la parole, nous appartiennent aussi, et, si nous savons en user comme ils firent, nous pourrions faire autant, et même plus qu'eux. N'oubliez pas que par leurs énergiques efforts, par leurs sages audaces, ont été préparées ces belles conquêtes de la liberté de l'enseignement à ses trois degrés dont nous jouissons aujourd'hui. Nous avons un avantage sur eux, ces conquêtes mêmes faites par eux : sortis de nos écoles, de nos collèges, de nos universités libres, les jeunes chrétiens sont mille fois plus nombreux, mieux préparés, plus agissants qu'en 1830. Là où ces glorieux ancêtres combattirent à petit nombre, nous rencontrons, nous, une multitude d'auxiliaires et de compagnons d'armes. C'est une première raison d'espérer. Il y en a d'autres encore. Si les combattants se sont multipliés, les armes se sont perfectionnées, sont devenues plus légères, d'un maniement plus rapide et plus facile. Vous avez des conférences, des réunions, des congrès, mille moyens, inconnus de vos aînés, et grâce auxquels vous pouvez répandre vos idées, leur conquérir la faveur du public, vous exercer vous-mêmes à les défendre, montrer à tous, aux adversaires et aux indifférents, comme aux amis, ce que vous êtes, ce que vous voulez, ce que vous valez. Beaucoup de libertés, beaucoup de facilités d'agir,

que ne possédaient pas vos devanciers, vous les avez en main : avec des moyens moindres, ils ont fait de grandes choses : avec des moyens supérieurs, vous devez faire autant qu'eux, vous pouvez faire plus qu'eux, terminer les conquêtes qu'ils ont laissées inachevées, marcher à la victoire, c'est-à-dire à la pacification intellectuelle, morale, sociale de notre chère France.

Telle est, à l'heure où je parle, la force des jeunes catholiques. Une Revue fondée par vos confrères du Midi a été par eux intitulée : *Le XX^e Siècle*. De cette Revue je ne connais guère que le titre; mais à lui seul, il me paraît fort éloquent. J'aime cette ardeur qui devance le temps : elle est bien méridionale, mais elle est bien chrétienne aussi. Dans la pensée de ceux qui donnèrent à leur recueil ce titre hardi, si la jeunesse qui croit, qui travaille et qui prie le veut sérieusement, sincèrement, le siècle prochain est à elle, et par elle à Dieu et à l'Église. Admirable espérance, Messieurs! Le doux et fier écrivain que j'ai déjà cité, le Père Gratry, qui fut un des apôtres de la jeunesse au temps où j'étais jeune, aimait aussi à annoncer « le prochain grand siècle ». On le traitait de rêveur : qui sait s'il n'était pas prophète?

Nous, cependant, qui sommes des Normands, et non pas des Méridionaux, nous y regardons à deux fois avant de croire aux prophéties. Nous avons surtout coutume de compter avec les obstacles. De même que les moyens, dira-t-on, les obstacles se sont multipliés. Les gouvernants sont plus sectaires, l'opinion publique plus antichrétienne qu'il y a soixante ans.

A ceux qui feront cette objection, vous me permettrez, Messieurs, de répondre : En êtes-vous bien sûrs? Les détenteurs du pouvoir se vantaient alors, par la parole d'un des leurs, d'être « un gouvernement qui ne se confesse pas »; ils laissaient saccager l'archevêché de Paris et l'église de Saint-Germain l'Auxerrois; un jour, sous le regard bienveillant de la garde nationale, c'est-à-dire de la bourgeoisie armée, la Seine charria pêle-mêle chasubles, crucifix, vases sacrés jetés dans ses flots par les émeutiers. Ferait-on pire aujourd'hui? Sur le terrain intellectuel, les adversaires du christianisme étaient moins violents, mais plus indifférents et plus dédaigneux que de nos jours; les objections n'étaient pas les mêmes, c'étaient celles de Voltaire, et pas encore celles de Renan : mais elles n'étaient ni plus solides ni plus loyales. Les anarchistes portaient d'autres noms, et disposaient de moyens moins scientifiques; mais l'anarchie sapait déjà les bases de la société et, de temps en temps, de soudaines commotions venaient troubler la quiétude de la bourgeoisie au pouvoir. Je ne suis pas sûr que la situation soit, pour nous chrétiens, beaucoup plus défavorable aujourd'hui qu'en 1830. Peut-être même est-elle meilleure. Dans l'ordre scientifique, bien des objections dirigées contre nos croyances ont été réduites à néant, et jamais les savants chrétiens ne se sont montrés aussi forts qu'aujourd'hui par le nombre, les méthodes et l'autorité. Dans l'ordre moral, beaucoup d'âmes fatiguées ou désabusées se tournent vers la foi, sinon par un mouvement encore décisif, du moins avec le geste et l'attitude de naufragés, qui sentent tout autre

terrain se dérober sous leurs pieds; la littérature elle-même, qui ne dirige pas les idées, mais qui les reflète, porte de plus en plus la marque de cette évolution. Dans l'ordre social, les problèmes de toute sorte se posent, plus aigus que jamais, le néant des solutions empiriques apparaît à tous les yeux, et l'on n'apercevra bientôt plus de milieu entre les destructions violentes rêvées par les fauteurs de l'anarchie et les principes toujours anciens et toujours nouveaux de l'Évangile. Telle est la situation, Messieurs, où vous êtes appelés à travailler, vous aussi, pour l'Église et pour la France. Non, certes, elle n'est pas plus désespérée qu'il y a soixante ans, et si les grands hommes qui se levèrent alors pour la défense religieuse avaient eu les moyens dont vous disposez, qui dira jamais les merveilles que leur génie eût opérées?

J'entends une dernière objection, celle de votre modestie. Tout le monde ne peut prétendre au génie, ni même au talent. Laissons de côté le génie : c'est l'exception, et Dieu ne fait pas de l'exception une des conditions du salut des sociétés. Quant au talent, Messieurs, il se forme par l'éducation mutuelle, et des réunions périodiques comme les vôtres en sont la meilleure école. Je n'ai point l'autorité nécessaire pour le définir; mais un homme qui s'y entendait, le grand Berryer, l'a fait en une phrase où il me semble vous reconnaître. La voici, Messieurs; elle terminera tout naturellement ce discours :

« Eh! mon Dieu! on parle de talent, s'écrie le grand orateur... Savez-vous ce que c'est que le talent pour un honnête homme? C'est d'étudier, c'est de sentir,

c'est d'exprimer avec vérité ce qui est parvenu à son intelligence et ce qu'il a dans le cœur. Quand on sait rendre cela avec une émotion vraie, on a du talent, et quelquefois on parvient à faire triompher la vérité dont on est convaincu (1). »

(1) *Œuvres de Berryer*, plaidoyers, t. III, p. 131.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
I. — La philosophie antique et l'esclavage.....	1
II. — L'enseignement secondaire dans l'ancienne Rome...	91
III. — Un livre sur le quatrième siècle.....	105
IV. — Les archives et la bibliothèque pontificales aux premiers siècles.....	118
V. — Jean-Baptiste de Rossi.....	141
VI. — La maison des martyrs.....	159
VII. — Charles de Linas et l'art byzantin.....	221
VIII. — Les origines de la civilisation moderne.....	238
IX. — Le domaine rural du cinquième au neuvième siècle.	274
X. — L'histoire à la campagne. — Paysans et petits nobles à la fin de l'Ancien Régime.....	303
XI. — Un épisode de l'histoire de l'esclavage aux États-Unis.	344
XII. — Le mouvement féministe et la décadence romaine...	382
XIII. — Sur l'histoire de la jeunesse.....	416